

Témoignages

In: Journal des africanistes. 1992, tome 62 fascicule 2. Mémoire de sable. pp. 239-253.

Citer ce document / Cite this document :

Témoignages. In: Journal des africanistes. 1992, tome 62 fascicule 2. Mémoire de sable. pp. 239-253.

doi : 10.3406/jafr.1992.2366

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jafr_0399-0346_1992_num_62_2_2366

Témoignages

Activités américanistes 1950-1955

Après une préparation au terrain et une formation au musée de l'Homme dans le centre de formation dirigé par Leroi-Gourhan, Suzy Vianès a pris un poste en Guyane, au Service des populations africaines et indiennes, dépendant de la préfecture de Cayenne, nouvellement créé sous la direction du docteur de Fautereau-Vassel. Ce service était le premier du genre institué en Guyane française où les populations indigènes et descendantes de « Noirs marrons » avaient toujours été fort négligées, voire ignorées des pouvoirs publics. Ces populations correspondaient (et correspondent toujours) à deux types d'habitat : un habitat côtier ou d'estuaire (les Karinya — connus en Guyane et ailleurs sous le nom de Galibi — et les Lokono connus aussi sous le nom d'Arawak) et un habitat de forêt intérieure : les Wayana, sur le haut du fleuve Maroni (frontière avec le Surinam) et les Wayapi du haut Oyapock (frontière avec le Brésil). Tout était donc à faire et à organiser et, durant les cinq années, de 1950 à 1955, de son séjour, Suzy Vianès s'est employée, d'une part, à faire le recensement des populations de forêt par de fréquentes tournées dans l'intérieur (chez les Wayana et les Boni le plus souvent, chez les Wayapi de la rivière Camopi) et, d'autre part, à mettre en place à Saint-Laurent du Maroni, pour les Karinya et les Arawak, un dispensaire de protection maternelle et infantile et de soins contre les maladies endémiques (parasitoses, paludisme, etc.). Ces populations côtières dont le contact avec les colons est séculaire étaient dans une situation économique particulièrement mauvaise. Suzy Vianès a essayé de rendre leurs rapports avec le marché guyanais moins défavorable en créant des coopératives de production et de vente du produit de leurs activités traditionnelles, pêche et artisanat. De même dans l'intérieur du pays, elle a voulu permettre aux Wayana de contrôler l'exploitation forestière.

Elle a donc accompli un travail ethnographique de recensement et de morphologie villageoise de relevés de parenté et elle a recueilli pour le musée de l'Homme une importante collection d'objets, notamment de poterie, qu'elle a elle-même classés et catalogués à son retour pendant l'année 1956.

En outre, elle a jeté les bases d'actions concrètes où les connaissances de l'ethnologue sont mises au service des populations chez lesquelles il travaille, afin de leur permettre de prendre le contrôle de leurs relations avec la société environnante et notamment avec le marché.

C'est un aspect des études anthropologiques qui est aujourd'hui particulièrement important pour les américanistes, au moment où ce qu'il est convenu d'appeler le « développement amazonien » pose de graves problèmes aux sociétés indigènes.

Simone Gamelon

Un aspect peu connu d'une carrière fertile

En 1956 ou 1957 (qu'on me pardonne d'être aussi peu précis), Suzy Vianès — car c'est son nom de jeune fille qu'elle portait à l'époque —, rentrée de Guyane en 1955, vint travailler au Département d'ethnomusicologie du musée de l'Homme. Simone Dreyfus-Roche — car tel était son nom en ces années-là —, qui s'apprêtait à quitter le département, avait en effet proposé à André Schaeffner, qui le dirigeait et avait la meilleure opinion de Suzy, que celle-ci la remplace, ce qui fut fait. Ainsi s'explique, administrativement du moins, ce détour de Suzy par l'ethnomusicologie. Mais d'autres raisons entrèrent aussi en jeu.

De Guyane, Suzy avait rapporté les enregistrements de musique qu'elle avait elle-même faits, en 1953, sur les rives du Maroni, chez les Indiens Kalinya et des Wayana. C'étaient d'excellents documents, les premiers, sauf erreur, qui aient jamais été recueillis chez les Kalinya et pour ce qui est des Wayana, dont quelques enregistrements (en partie trafiqués) venaient d'être publiés, un apport précieux et considérable de nouvelles données. Nous étions convenus d'éditer les siens dans la collection de disques du musée de l'Homme, qui en était déjà à son seizième microsillon. Suzy ne s'était jamais auparavant occupée d'édition de disque. Elle n'en prit pas moins l'affaire en main avec sa vaillance coutumière, menant de front les travaux concernant ses propres documents et ceux d'un tout autre disque dont, profitant de l'occasion, je lui avais demandé de s'occuper. Il s'agissait cette fois d'enregistrements réalisés au Dahomey en 1955, par Claude Tardits, chez le roi de Porto-Novo. Les deux disques parurent en 1958, précision qu'il n'est pas inutile de donner ici car à cette époque l'habitude n'avait pas encore été prise d'indiquer pour les disques la date de publication ; ceux-ci n'en portaient donc pas, mais les numéros de matrice (MH 58-7 et 58-8 pour celui de Guyane), gravés sur le disque lui-même, y suppléent.

Intitulé *Dahomey. Porto-Novo. Invocations à Sakpata*, le disque de Claude Tardits porte la mention « Édition... établie par Suzy Vianès ». De ce petit disque (17 centimètres, 33 tours), dont personne (sauf moi...) n'a jamais parlé, je me bornerai à dire, ou plutôt à répéter, avec la même conviction qu'en 1960

(6^e Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques, à Paris), que « la publication de cette suite de chants marque, à mon avis, pour la connaissance de l'art africain, une date d'une importance comparable à celle des découvertes des têtes d'Ifè ».

Mais c'est bien entendu du disque de Suzy que je voudrais parler. S'agissant d'une diffusion ultra-confidentielle — car nos disques étaient à l'époque pressés à 50 exemplaires (les étiquettes étant imprimées sur une presse à bras installée dix ans plus tôt au département par Lucien Bernot, qui n'était pas encore professeur au Collège de France) —, il n'est pas inutile d'en indiquer ici la référence précise : *Guyane. Chants - Danses. Appel du gibier. Indiens Kalina et Oayana*. Enregistré, édité par Suzy Vianès. Département d'ethnomusicologie, musée de l'Homme, LD 18 (25 cm. 33 t.). Disons aussi de quoi il se compose. La face A, concernant les indiens Kalina, comporte quatre plages : 1 - Chant solo, appel à la danse. 2 et 5 - Chœur, accompagnement de flûte et tambour. 3 et 4 - Chants solo. La face B, des Indiens Oayana (je respecte ici encore l'orthographe de Suzy), comporte 7 plages : 1 - Appel du gibier dans la forêt. 2 - Incantation pour faire tomber la pluie. 3 - Chant magique pour la chasse au tapir. 4 - *Ma mi cano*, chant solo. 5 - Chanson en l'honneur du docteur Billard. 6 - Solo de flûte en os. 7 - Solo et chœur d'hommes.

Dans sa « Discographie des musiques d'Amérique tropicale », parue dans le *Journal de la Société des américanistes* (t. LXVIII 1982 : 188), Jean-Michel Beudet commente ce disque en ces termes : « Ces enregistrements anciens... rassemblent quelques très beaux documents de qualité technique inégale... Le chant " maypuli " (B.3) est une belle version, au texte riche, de ce chant célèbre dans cette région. Les chants kaliña sont interprétés de façon émouvante et accompagnés d'une flûte, aujourd'hui remplacée par une flûte à bec tempérée du commerce européen. »

Une remarque sur cette « qualité technique » ne sera peut-être pas inutile ici. Loin de moi l'idée de nier qu'elle soit « inégale ». Observons toutefois qu'en 1953 enregistrer de la musique « sur le fleuve Maroni », comme le précise J.-M. Beudet, avec un gros magnétophone se branchant en principe sur le secteur comme l'était celui de Suzy, n'était, comme on dit maintenant, pas évident. Observons aussi que des enregistrements réalisés par une autre personne à la même époque, dans la même région, avec le même appareil — détails que J.-M. Beudet n'avait guère de raison de connaître — et publiés chez un autre éditeur quelques années avant ceux du musée de l'Homme, sont donnés, toujours par J.-M. Beudet (*ibid.* : 186), comme « de mauvaise qualité (saturation, bruit de fond) ». Observons pour finir que si la « qualité technique » des enregistrements de Suzy est qualifiée d'inégale, cela signifie, dans ce contexte, que certains au moins de ces « très beaux documents » sont techniquement bons. Le noter ici n'est pas indifférent : on voit comment Suzy, dans des conditions difficiles, travaillait.

Malheureusement pour le département, elle était d'un tempérament trop nomade pour s'accommoder de la vie sédentaire qu'elle menait à Paris. Elle

ne résista pas longtemps à l'appel du grand large et partit peu après, avec sa fille, à Madagascar.

Travailler avec Suzy était un plaisir. Elle était la générosité même, la disponibilité, le talent, la rigueur, la fantaisie, le discernement en toutes choses. Je garde de ce temps trop court de collaboration avec elle un grand souvenir. Bien des années plus tard, à Niamey, chez les Bernus, connus pour leur hospitalité légendaire, devisant avec eux certain soir, j'appris qu'elle s'en souvenait elle aussi avec plaisir. Évoquant, pour cet hommage ému que ses amis lui rendent ici, cet aspect peu connu de sa carrière fertile, je souhaite qu'à son tour le musée de l'Homme garde en mémoire qu'il lui est redevable — entre autres choses — de la publication de deux disques qui font le plus grand honneur à ses éditions musicales, tant amérindiennes qu'africaines.

Gilbert Rouget

Études touarègues

J'ai rencontré pour la première fois Suzy Bernus à Niamey en décembre 1967 alors que je me rendais, en passant par les pistes sahariennes (Alger, Tamanrasset, Niamey, Bamako, Dakar), au Congrès international des africanistes qui avait lieu à Dakar.

Nous avons eu quelques échanges de courrier auparavant à propos de nos recherches sur les sociétés touarègues. A cette époque, les chercheurs profondément impliqués dans les études touarègues ne dépassaient guère une dizaine de personnes dans le monde ; celles-ci avaient assez peu de relations entre elles et les études théoriques de fond étaient rares ou succinctes (mis à part les travaux de Nicolaisen et Murphy). A ma grande satisfaction, je découvris que Suzy Bernus, avec sa franchise habituelle, avait avoir les mêmes problèmes que j'affrontais durant cette période : nous n'avions pas de référents théoriques adéquats et suffisamment éprouvés pour aller plus loin dans l'étude des sociétés touarègues. On ne pouvait plus se contenter d'études descriptives de ces sociétés pour mieux connaître les ressorts secrets qui les légitimaient et assuraient leur fonctionnement, il fallait s'organiser collectivement pour s'informer mutuellement et entreprendre des études comparatives si l'on voulait faire progresser nos recherches. Sans avoir une vision systématique sur la façon dont nous devions procéder, nous étions décidés à nous entendre pour créer un regroupement international sur les études touarègues, susciter des recherches spécialisées sur la parenté afin de donner une place à l'anthropologie des sociétés touarègues, totalement ignorées dans la littérature. Nous souhaitions en même temps donner un nouveau souffle aux études sahariennes qui, après la disparition de l'Institut de recherches sahariennes d'Alger et celle du centre de Beni-Abbès, se trouvaient affaiblies, en abolissant la frontière Sahara/Sahel afri-

cain créée par le découpage des frontières. Mais nous ne nous doutions pas de la somme de difficultés que nous devrions affronter.

J'organisais alors une série de réunions à Aix-en-Provence, Suzy se chargeait de celles de Paris. Revenue de Niamey, elle fut accueillie quelques années au Laboratoire de H. Mendras à Nanterre et c'est là qu'eurent lieu nos premiers séminaires de travail en 1971, en 1972 puis au Collège de France (Laboratoire d'anthropologie sociale) en 1973 où Mme Bernus venait d'être affectée. Après un premier colloque à l'abbaye de Sénanque (Vaucluse) en 1971, celui des 14, 15, 16 juin 1974 que nous avons organisé avec le concours de M. Dupire, S. Dreyfus-Gamelon et Cl. Tardits, fut pour nous la révélation de nos faiblesses mutuelles : nous ne parlions pas le même langage, nous avions des formations, des terrains et des points de vue différents qui rendaient difficile la communication entre nous et avec nos collègues spécialistes de la parenté ; nous n'avions pas focalisé nos recherches sur les mêmes thèmes pour pouvoir déboucher sur des analyses comparatives suffisamment étayées (voir la *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* 1976, n° 21). A la suite de cette réunion où nous avons beaucoup travaillé et longuement discuté, et après la publication de ses Actes, Claude Tardits nous proposa de solliciter le CNRS afin de financer un stage de recyclage pour tout le monde. De cette demande est née la formule appelée par la suite « école d'été ». La première tentative de ce genre, dont nous fûmes bénéficiaires, eut lieu à Saint-Hugues de Biviers près de Grenoble du 18 au 28 septembre 1977 grâce à la bonne volonté de nos collègues Simone Dreyfus-Gamelon, Marguerite Dupire, Françoise Héritier et Claude Tardits. Ces dix jours furent consacrés à des cours théoriques sur la parenté, alternant avec les conférences des participants sur chacun de leur terrain de recherche.

Les résultats dépassèrent nos espérances. Tous les participants qui avaient été choisis aussi dans d'autres domaines de recherche que celui des sociétés touarègues en ont gardé un souvenir vivace. L'expérience fut promise à de nouveaux essais avec d'autres chercheurs, tant le besoin de ce type de recyclage se faisait sentir non seulement chez les ethnologues mais aussi chez des historiens, des géographes, des biologistes, des médecins s'intéressant aux structures de parenté.

Dès 1978, avec Suzy Bernus, nous demandions une subvention au CNRS pour organiser une grande rencontre internationale sur la parenté touarègue. Cette réunion eut lieu à Gif-sur-Yvette, du 23 au 26 septembre 1980. Elle témoigna brillamment des progrès accomplis depuis nos premiers débats. Les Actes de ces journées furent publiés, après quelques difficultés, en 1986, aux éditions de la Maison des sciences de l'homme et de Cambridge University Press, sous le titre *Le fils et le neveu. Jeux et enjeux de la parenté touarègue*. Une nouvelle génération de chercheurs apparaissait et confirmait le travail de fond auquel nous nous étions livrés sur plus de dix années.

Il était nécessaire de rappeler aujourd'hui ce que les études touarègues et les progrès accomplis dans ce domaine doivent à l'action de Suzy Bernus. J'ai gardé de toute cette époque un souvenir lumineux de la chaleur, de l'amitié

que Suzy savait toujours générer autour d'elle ; car elle avait des qualités précieuses, elle était sans arrière-pensée, très généreuse, avec une grande capacité de travail et d'écoute envers autrui. Son profond dévouement à la collectivité, que beaucoup exploitaient parfois abusivement, s'accompagnait d'une discrétion souvent proche du sacerdoce. S'il fallait établir la liste de ceux qu'elle a aidés, assistés presque secrètement avec la participation sans faille d'Edmond son compagnon, on serait stupéfait de la diversité des cas, des situations et de leur nombre. Elle avait pourtant le courage de la révolte et de la colère quand il fallait redresser des situations injustes ou mal engagées ; elle refusait toujours de se laisser berner, tout en gardant son sens de l'humour et de la relativité de toute chose en balayant la médiocrité.

Sa mémoire nous éclaire et son exemple nous est une très belle leçon.

Marceau Gast

Au Laboratoire d'anthropologie sociale

J'ai connu Suzy Bernus dans les années 1957-1958. Je la regardais avec considération et respect, car elle était pour l'apprentie ethnologue que je souhaitais devenir, l'exemple parfait de l'aînée, qui avait essuyé avec succès le baptême du feu, en Guyane et à Madagascar. J'ai souvenir de notre première rencontre, intimidante pour moi, dans un des cafés de la place du Trocadéro. Non pas qu'elle fut intimidante elle-même, bien au contraire. Libre de ton et d'allure, elle répondit fort gentiment à mes questions mais c'est cette gentillesse même et cette liberté si naturelle qui m'intimidaient. Ensuite, nous nous sommes retrouvées de loin en loin dans les réunions de la RCP Boucle-du-Niger, puis de façon suivie, quand elle entra en 1972 au Laboratoire d'anthropologie sociale. C'était l'Assemblée générale qui statuait sur les demandes et je me souviens très bien que, pour Suzy, nous étions tous d'accord.

De toutes ces années qu'elle a passées parmi nous, nous n'avons d'elle que de bons souvenirs. D'abord parce que c'était une personne de qualité, généreuse, simple, qui n'a jamais voulu de mal à quiconque, qui n'a jamais fait se lever la discorde, qui était au contraire toujours prête à mettre la main à la pâte, à offrir sa collaboration pour les activités collectives, à participer aux inventaires de matériel, aux permanences de standard, aux comités de gestion et autres drôleries administratives et quotidiennes dans la vie d'un laboratoire, que tout le monde ou presque, mais en tout cas pas elle, cherche à éviter. Elle poussait même la mansuétude et le sens des devoirs dus à l'institution jusqu'à accepter sans broncher les déménagements, changements et partages de bureaux qui accompagnent périodiquement l'accroissement en taille des laboratoires. En fait, je ne l'ai jamais vue venir se plaindre de quoi que ce soit. Bien au contraire, elle avait le souci de ne pas peser, de ne pas ajouter le poids des mécontentements ou récriminations individuelles à la charge de la direction, que ce

soit du temps de la direction de Claude Lévi-Strauss ou de la mienne. Elle offrait son soutien, elle était constructive.

Son bureau au laboratoire, où l'on voyait venir sa sœur et des vacataires, était un peu un hapax chez nous ; de par ses intérêts archéologiques, il avait un côté « caverne d'Ali Baba » à cause de l'amoncellement de cartons remplis de tessons, qui étaient répartis sur toutes les surfaces disponibles. Toujours avec cette même générosité, elle le partageait volontiers avec ceux qui cherchaient un coin pour travailler tranquillement.

Mais cela, c'est l'anecdote, qui n'est pas inutile, certes, parce qu'elle rend compte de ce qu'était dans la fréquentation quotidienne Suzy Bernus : une femme de cœur, une femme de bien.

Mais la pratique d'un laboratoire, c'est aussi le travail en commun. Suzy Bernus a participé pendant des années à notre groupe interne de recherche sur la parenté, et a fait plusieurs fois des exposés dans des séminaires sur ce point qui m'est familier. Elle y apportait comme toujours minutie ethnographique, compétence et modestie. Elle n'a jamais embouché de trompettes, aussi est-ce à nous de souligner la pertinence théorique de ses recherches, toujours novatrices et toujours menées dans la discrétion. Elle fut l'une des premières à mener des études d'ethnologie urbaine (sur Niamey), l'une des premières à mener des travaux archéologiques au Niger, renouvelant l'histoire des métaux en Afrique et dévoilant des modèles archaïques insoupçonnés de peuplement urbain. Enfin, ses recherches sur la parenté touarègue : qu'on me permette de dire qu'à ma connaissance, Suzy Bernus est la première à avoir remis en question ouvertement l'existence de systèmes d'unifiliation chez les Touaregs et avoir fait l'hypothèse de groupes de filiation cognatiques. Il y a eu depuis bien des colloques, rencontres et discussions sur le sujet, un des points chauds en ethnologie. Mais il est acquis que l'hypothèse qu'elle formula la première était juste.

Suzy Bernus, c'était aussi la volonté délibérée de partager le savoir, par la création de groupes de recherche franco-nigériens, par la publication qu'elle assumait seule ou pratiquement seule, de la collection « Études nigériennes », qui est désormais un des éléments du patrimoine intellectuel et culturel du Niger. Suzy Bernus n'a jamais été un chercheur dans sa tour d'ivoire. Ces dernières années, de façon encore plus évidente, elle s'efforçait avec ces mêmes qualités de générosité, modestie et persévérance qui la caractérisaient, en continuant ses recherches pastorales et archéologiques dans les zones sahéliennes touchées par la sécheresse, de faire passer des messages utiles auprès des instances de décision. Elle avait monté un programme sur contrat, sur la mobilité des personnes et des troupeaux en milieu touareg, programme en cours de réalisation quand elle trouva la mort, qui répondait à la nécessité absolue pour elle d'associer la recherche aux possibilités d'action sur des terrains sensibles. Et comme elle avait aussi l'esprit tourné vers les choses concrètes, elle savait toujours exactement ce qu'il était possible de faire, à petits pas, et ce qui relevait de l'utopie. A chacun de ses retours de mission, à chacun de ses départs aussi, elle venait m'en parler, avec toute sa force de conviction. La dernière fois que je l'ai vue, elle était de passage avec son mari et était venue assister, le mercredi

4 avril, à la réception offerte par l'École des hautes études en sciences sociales en l'honneur de nos collègues géographes Sautter et Pélissier. Elle m'annonça qu'elle repartait et qu'elle passerait comme toujours me dire au revoir le surlendemain. Le hasard voulut qu'elle passa alors que j'étais sortie. Elle laissa un petit mot, comme quoi ce n'était pas grave, puisqu'elle allait bientôt revenir. Si l'on pouvait prévoir...

Suzy Bernus réfléchissait sérieusement et profondément au rôle de l'ethnologue sur son terrain face aux problèmes posés par la décolonisation et le développement. Elle n'avait pas le souci de se faire valoir, mais si je devais caractériser sa présence parmi nous tous au Laboratoire d'anthropologie sociale, sur son terrain et dans la vie, et son œuvre, je dirais que c'est un chercheur qui a toujours été mû par des préoccupations nobles, des préoccupations éthiques.

Françoise Héritier-Augé

Du nucléus au nucléaire

Un article portant ce titre avait été proposé en 1982 au *Courrier du CNRS* : il montrait, en s'appuyant sur l'exemple de l'étude de la région d'In Gall et d'Agadez au Niger, dans les plaines immenses qui s'étendent entre le massif de l'Aïr et la falaise de Tigiddit, les difficultés de la mise en œuvre à court terme d'un programme interdisciplinaire. Cet article ne fut pas accepté par le comité de lecture du *Courrier* qui trouvait mal venu de faire apparaître publiquement les réserves manifestées par certains partenaires sollicités (en particulier ceux du secteur TAOE). Le programme se réalisa cependant et le titre, inutilisé, me semble mériter d'être repris : il illustre, par un raccourci saisissant, comment un programme pluridisciplinaire, à dominante archéologique, a pu être monté en sachant saisir l'occasion de l'arrivée, sur un terrain riche en vestiges de périodes variées, d'une industrie moderne à la recherche de l'uranate, minéral indispensable aux programmes nucléaires des pays du Nord.

Une recherche régionale en cours

L'étude interdisciplinaire autour d'Agadez, d'In Gall et de Tegidda-n-Tesemt, avait été entreprise dès 1973 à l'initiative de plusieurs chercheurs qui avaient jusque-là travaillé indépendamment les uns des autres. Les résultats de leurs recherches mettaient en évidence la spécificité géographique et l'originalité de cette région. Les études menées en géographie, en ethnologie et en linguistique montraient l'existence d'installations sédentaires anciennes — aujourd'hui abandonnées — ainsi que de parlers archaïques songhaï ayant subsisté malgré l'arrivée des pasteurs touaregs berbérophones, devenu l'élément majoritaire de la population, et de commerçants utilisant les langues véhiculaires arabe et haoussa. Pour tenter de répondre aux multiples interrogations sus-

citées par ces travaux, le recours aux techniques de l'archéologie s'avérait indispensable. C'est dans ces perspectives que fut créée une Recherche coopérative sur programme (RCP) du CNRS, à laquelle purent participer des chercheurs du CNRS, de l'Orstom, de Laboratoires universitaires et d'autres organismes scientifiques dont les compétences pouvaient être utiles.

Petite histoire d'une recherche

Alors que des études sur les populations nomades et sédentaires, sur les salines de Tegidda-n-Tesemt, sur la palmeraie d'In Gall, sur les traditions orales historiques, sur le recueil et l'analyse de textes, sur l'étude linguistique de la tasawaq, parler songhay des habitants des deux bourgades, avançaient à petits pas, on apprenait en 1976 qu'une société japonaise obtenait dans la région d'In Gall une concession pour la prospection et l'exploitation de l'uranium. Les travaux en cours avaient déjà permis d'accumuler sur cette région des matériaux prouvant son intérêt historique et sa richesse archéologique.

La concession obtenue par l'IRSA (International Resources Soc. Anon.), société nigéro-japonaise, recouvrait, à peu de chose près, la région de nos recherches : après la phase de prospection sur l'ensemble du périmètre attribué, une ville devait être implantée près d'Azelik, site médiéval où l'on pensait retrouver Takadda, cité décrite par l'historien arabe Ibn Batuta au XIV^e siècle. Comment imaginer une ville moderne, un Arlit bis, à côté de ce site entouré d'immenses cimetières et visité par les seuls bergers touaregs conduisant leurs troupeaux à cette source célèbre dont les eaux minéralisées s'échappent d'une profonde entaille dans les grès¹ ?

L'occasion saisie

Le gouvernement nigérien alerté demanda à la RCP une action spécifique impliquant des moyens appropriés. Cette nouvelle orientation privilégiait l'archéologie. Toutefois, le principe interdisciplinaire et le caractère régional de la recherche qui commandaient, entre autres, les conséquences de l'activité minière sur des populations jusque-là restées à l'écart de tout développement industriel ne furent pas remis en cause.

Interdisciplinaire dans sa définition, ce programme devait être multi-institutionnel dans sa réalisation. En effet, la RCP, cadre souple de collaboration ponctuelle de divers spécialistes sur un sujet spécifique, peut agir comme une « personne morale », apte à négocier avec les organismes concernés, l'attribution de moyens.

C'est ainsi que la demande nigérienne, reprenant les propositions scientifiques de la RCP, rendait accessible un financement du ministère de la Coopération au titre de l'Assistance culturelle et technique. Forte de cette demande

1. Il faut signaler, qu'en raison du ralentissement des programmes nucléaires des principaux États industrialisés, la ville ne fut pas réalisée et que seule une base fut maintenue à Tegidda-n-Tesemt avec de faibles effectifs. La prospection ne déboucha pas sur l'exploitation.

extérieure et d'un soutien financier, la RCP pouvait alors proposer au Comité national du CNRS d'avaliser son programme, de prolonger son existence et d'étendre son champ de recherche.

C'est la confrontation des traditions orales historiques, recueillies par les ethnologues, avec les matériaux des linguistes et les observations des géographes, qui a permis d'évaluer l'importance réelle des vestiges archéologiques inconnus ou mal identifiés jusqu'alors.

Recherche minière et/ou recherche archéologique

Tout ce qui précède est extrait de l'article proposé au *Courrier du CNRS*. Mais, ce qui n'apparaît pas, c'est que pour saisir une telle occasion, pour mener une telle action, il fallait un moteur, un infatigable animateur qui remue sans relâche tous les partenaires jusqu'à obtenir satisfaction.

A l'annonce du « péril jaune », que fallait-il faire ? Pleurer les sites dévastés et voir des recherches à deux vitesses œuvrer parallèlement sur un même terrain, pot de terre contre pot de fer ? Ou saisir la balle au bond et persuader d'abord les Nigériens que les intérêts économiques immédiats ne devaient pas faire oublier les richesses d'un patrimoine déjà identifié ; il fallait les convaincre de formuler une demande permettant l'obtention de subventions nouvelles auprès d'organismes français et internationaux. Il s'agissait enfin de faire porter l'attention des instances scientifiques et administratives tant nigériennes que françaises sur un problème de fond : la prospection minière pouvait être respectueuse du patrimoine. Il fallait démontrer qu'il s'agissait d'une occasion unique de transformer un programme au long cours en un programme d'urgence. Il fallait convaincre les services du ministère de la Coopération de l'intérêt de ce programme. Devant le péril, les études ponctuelles seraient accompagnées d'un inventaire général des sites, qui s'inscrirait dans un atlas : un fichier permettrait aux futurs chercheurs de consulter un document sur les acquis de la recherche : à partir de là, ils pourraient mener en profondeur de nouvelles enquêtes.

Personne d'autre que Suzy n'aurait pu se lancer ainsi à corps perdu dans l'aventure et montrer comment un chercheur, passionné de son travail, est capable de vaincre tous les obstacles et d'entraîner dans son sillage tous les autres. Sans son énergie rayonnante, rien n'aurait été possible.

Edmond Bernus

En juin 1992, les résultats du Programme archéologique d'urgence ont intégralement été publiés dans les cinq volumes suivant des « Études nigériennes » : PONCET, Y. (éd.). 1983. *Atlas*, 10 cartes, 1 notice. « Études nigériennes » n° 47. Collectif. 1984. I — *Introduction : Méthodologie-Environnements*, 46 fig., 196 p. « Études nigériennes » n° 48.

- GREBENART, D. 1985. II — *Le néolithique final et les débuts de la métallurgie*, 276 fig., 418 p. « Études nigériennes » n° 49.
- PARIS, F. 1984. III — *Les sépultures du néolithique final à l'Islam*, 155 fig., 233 p. « Études nigériennes » n° 50.
- BERNUS S. et P. CRESSIER (eds), 1991. IV — *Azelik-Takadda et l'implantation sédentaire médiévale*, 130 fig., 78 photos, 390 p. « Études nigériennes » n° 51.
- BERNUS E. et N. ÉCHARD, 1992. V — *Les populations actuelles*, fig., photos, 108 p. « Études nigériennes » n° 52.

Indignation, générosité, ouverture, Afrique

Suzy était une sœur. Nous nous sommes rencontrées en 1960 à Niamey autour d'un programme d'enquêtes sur les budgets de famille. Elle était au CNRS, j'étais responsable, pendant un an, du service statistique. Nous partageons les mêmes enquêteurs, anciens acteurs de Jean Rouch, les mêmes problèmes (comment sortir d'un plan de sondage qui nous faisait tomber chaque fois sur des ménages de prostituées ?), la même passion pour l'Afrique. Nous sommes restées amies pendant trente ans. Quand je pense à Suzy, je pense à ces quatre mots, dont chacun recouvre une quantité d'images : indignation, générosité, ouverture, Afrique.

Indignation

La plupart des gens ne s'indignent pas, lorsque les problèmes ne les touchent pas directement. « Le monde est comme il est », « On n'y peut rien », « On ne peut porter les malheurs des autres ». Suzy n'était pas comme cela. Elle était toujours en état de protestation morale contre l'injustice, le racisme, la misère, mais aussi contre la bêtise et l'ignorance qui engendrent si facilement les autres maux. Je la revois à la tribune de la Société des africanistes, mais aussi avec sa famille, la louche distribuant la soupe suspendue en l'air, s'indignant de la méconnaissance de la réalité africaine par les organismes d'aide. Les justes crient toujours dans le désert, mais leur cri ne meurt pas. Il s'amplifie avec le temps.

Générosité

L'indignation ne sert à rien si elle n'est pas suivie d'action. Ce que j'admirais chez Suzy, c'est qu'elle mettait ses paroles en accord avec ses actes. Sa maison à Niamey était toujours ouverte. Pendant que j'écoutais dans un coin le concerto pour trompettes de Vivaldi, je voyais les gens entrer et sortir, parfois raconter leurs problèmes, parfois, comme moi, s'asseoir simplement dans un coin, reprendre un peu de chaleur, repartir.

Et je la vois aussi à Paris, accueillir avec Edmond des amis touaregs qui ne pouvaient rentrer chez eux pour des raisons politiques et qui campaient quai de la Tournelle aussi longtemps qu'ils en avaient besoin.

Ouverture

L'ouverture d'esprit, c'est comme la générosité du cœur. Une absence de barrières, préjugés, parti pris, la capacité de reprendre les problèmes à la base, de chercher des solutions nouvelles, sans jamais se laisser emprisonner par des schémas tout faits, par l'opinion des autres. Cela aussi me touchait chez Suzy. Cette ouverture d'esprit n'était ni laxisme ni abandon de jugement moral, attitude chère aux intellectuels occidentaux. Suzy était protestante jusqu'à la moëlle mais elle était capable de comprendre, même si elle n'approuvait pas. Elle essayait de donner à ses enfants, et je crois qu'elle a réussi, la même ouverture d'esprit et la même rigueur morale. Ce n'est pas par hasard qu'elle est devenue ethnologue. Écouter, voir, comprendre ce qui est par nature étranger, elle l'avait dans le sang.

Afrique

Chaque fois que je survole l'Afrique, je me souviens qu'elle voulait y être enterrée. Elle est morte au-dessus de l'Afrique et je la vois, comme les personnages de Chagall, flotter au-dessus des deux mondes auxquels elle appartenait.

Je la vois à Niamey, en 1960, dans une impeccable jupe plissée, blanche, conduire des interviews dans les quartiers et négocier avec l'administration. Je la vois, à Agadez, arrivant avec Edmond d'une longue tournée dans le désert et dînant le soir avec nous, les gens de la Caisse centrale, qui ne connaissions pas le goût du sable et regardions les Touaregs à travers notre lunette « projets ».

En France elle avait sa place, en Afrique elle l'a créée. Peut-être a-t-elle été marquée par la tradition orale africaine au point d'écrire moins qu'elle ne savait et ne communiquait aux autres. La tradition orale le lui revaudra bien et le souvenir de Suzy restera vivant dans les villages, campements ou quartiers où elle est passée.

Maria Nowak

*Fatimata Mounkaïla
Assistante à la
faculté des lettres
et sciences Humaines
de Niamey*

Niamey, le 20 avril 1990

A Monsieur le professeur Edmond Bernus

Monsieur le professeur,

Longtemps les Bernus n'ont été, même pour la Nigérienne que je suis, qu'un nom associé à une documentation que j'allais chercher dans diverses bibliothèques pour trouver des renseignements sur mon peuple et son univers. Et puis, un jour de l'année dernière, dans la cour de l'IRSH de Niamey, je trouve une dame souriante et alerte en conversation avec les directeurs de l'IRSH et du Celhto. On me présente, puis on me dit : « C'est Suzy ! », tout simplement.

Il y avait longtemps que je rêvais de rencontrer Mme Suzanne Bernus. Je le lui dis ; et nous prenons rendez-vous aussitôt pour une entrevue sympathique à l'issue de laquelle le professeur Suzanne Bernus était devenue « Suzy » pour moi aussi. Je ne veux, je ne peux me souvenir que de cela, Monsieur le professeur et, vous prie d'accepter, vous et vos enfants, mes condoléances émues.

Fatimata Mounkaïla

*El Hadj Damouré Zika
Assistant de Santé
Niamey*

Niamey, le 25 avril 1990

Cher Bernus,

Par télégramme de Jean Rouch, j'ai appris la triste nouvelle qui nous frappe tous, Madame Bernus n'est pas une dame comme les autres, mais pour nous c'est une sœur, ses enfants sont nos nièces et neveux, mais voilà Dieu a fait ce qu'il a voulu, ma famille se joint à moi pour vous présenter nos doubles condoléances.

Recevez, Bernus, nos salutations les meilleures.

El Hadj Damouré Zika

Niamey, le 20 mai 1990

Bien cher Edmond,

C'était avec tristesse que nous avons appris la nouvelle du décès de Suzanne qui hier encore nous souriait, nous encourageait à persévérer dans les études. Elle ne tarissait pas des conseils à notre égard. C'était grâce à elle que l'association de Niamey commencera ses activités... Bref, des initiatives qui sont éteintes.

Dès que j'ai su la nouvelle du décès (par Altinine), j'ai convoqué une assemblée de nos ressortissants, mais ils ne surent la nouvelle qu'à notre séparation 4 heures plus tard. Car chaque fois que j'ai essayé de me dominer pour annoncer la chose, je n'ai pas pu. Il a fallu Efelane, mon petit frère, pour le dire.

Nous nous sommes séparés en larmes et j'ai encore, à faire venir certains frères à la maison.

Un proverbe tamajaq dit ceci : « Celui qui meurt en laissant les traces de ses bienfaits ne meurt pas, car toute son âme se retrouve, se reflète dans ses souvenirs. »

Suzanne est toujours présente dans nos cœurs et son image ne disparaîtra à jamais de notre vue.

Que Suzanne et sa fille reposent en paix.

*Rissatan ag Alfaroq
Chargé d'enseignement au lycée Mariana*

Je veux, quoiqu'il m'en coûte, dire deux ou trois mots sur Suzy et Ariane qui nous ont quittés.

De Suzy d'abord, il faut que vous sachiez qu'elle avait toujours dit : « Si je meurs en Afrique, je veux qu'on m'y enterre, qu'on se le dise ! » C'est, je crois, une tradition africaine. Elle est morte, non pas en Afrique mais au-dessus de l'Afrique et elle accompagne jusqu'au bout Ariane dont elle ne pouvait être séparée.

Ensuite, au moment de cette séparation, je voudrais dire à mes enfants, à leurs amis, que je souhaite qu'ils connaissent une vie de famille telle que je l'ai vécue, mais elle ne peut être fondée que sur l'acceptation des différences de l'autre. Tout séparait de moi Suzy la généreuse, l'enthousiaste ; elle a su accepter l'inquiet que j'étais : elle était le moteur, j'étais le frein et c'est ainsi que cela marchait. Elle a su faire en sorte que nous nous complétions dans une foi et un projet communs. Sa foi naturelle me permettra peut-être de comprendre ce qui est pour moi un mystère aussi incompréhensible qu'inacceptable : la mort des jeunes.

Théodore Monod, rencontré après la mort de sa femme m'avait dit : « J'ai été jusqu'ici scandaleusement préservé. » Je pourrais en dire autant et ajouter : « Ai-je su en profiter ? »

Je termine par cette phrase qui revient dans les lettres et les télégrammes venus d'Afrique : « Suzy et Ariane, que la terre vous soit légère ! »

Edmond Bernus

Ces quelques phrases ont été prononcées, le 23 avril 1990, à l'église de Saint-Médard, au cours de la cérémonie religieuse.